

Mathilde reprit quelques jours plus tard :

– Il ne m’a jamais frappée si on veut, mais il m’envoyait valdinguer et un jour ça m’a cassé le petit doigt. Douloureux, je peux te dire ! À l’époque, on n’en parlait pas, les coups, le visage abîmé, c’était la honte des femmes, ce que je craignais le plus. Il y avait même des blagues là-dessus. Quand ton patron t’a cognée, j’en ai rêvé la nuit, et pleuré comme si j’étais fautive.

– C’était quand l’histoire du petit doigt ?

– Je ne sais plus... tu étais petite.

– Et je ne t’ai rien demandé ? Tu devais bien avoir une attelle, quelque chose comme ça ?

– Oui, sans doute, mais aux enfants on peut inventer une histoire. Après, j’ai eu quelques hématomes aux bras ou aux jambes, pareil, en cognant des meubles. Bon, ça se cache facilement.

Je tombais des nues. Mathilde, ma mère, féministe héroïque de la loi Veil et de la criminalisation des viols, affirmait « n’avoir jamais été frappée » alors que sa vie d’épouse se couvrait de bleus. Soudain, rien ne me parut important sinon rendre heureuse celle-là qui racontait le silence en souriant.

– Quelqu’un sait tout cela ?

– Personne ! Je voyais un tel écart entre ma vie et mes prises de position... J’ai toujours pu mentir, car sur un corps les traces se cachent... Et puis ce n’était pas tout le temps.

J’étais atterrée. Elle ajouta avoir vu un jour un psychologue.

– J’ai demandé si tu te rendais compte de quelque chose et si je devais t’en parler. En gros, il m’a répondu non, sauf si tu me questionnais ; et alors là, il fallait trouver les mots pour t’expliquer. C’était trop tard pour le doigt cassé selon lui. De toute façon je t’aurais dit quoi ? Encore aujourd’hui, je me le demande. La seule solution aurait été de partir, pour ne pas avoir à te raconter.

– Oui, et pour se protéger aussi, maman, figure-toi.

– Cela aurait été mieux, tu crois ?

Je ne pouvais que hausser les épaules.

– Là, c’est lui qui s’est barré. Pas terrible pour ton amour propre. Tu vis depuis vingt ans dans la honte d’avoir été larguée pour un homme, et ce après plusieurs mois de maltraitance, trop cool.

– Tu es dure, Loune. J’ai fait ce que j’ai pu. Et toi tu vis exactement comme tu voudrais ?

Vu le ton, c’était manifestement une question rhétorique. Par la suite, j’ai pensé que Mathilde me lançait une perche, non pour faire diversion mais parce qu’elle craignait pour moi.

Cela me conforta dans le refus d'être mère, trop compliqué.

Petite, pourtant, je jouais à la poupée, j'aimais le rose, les Barbie, les jupes qui s'envolent quand on tourne sur soi et les robes de mariée plus que tout. Un garçon porte un pantalon, une maman cuisine. Et j'ai juste trente ans ! Des siècles de misogynie m'écrasent. Remonter la pente ? Pas vraiment à ma portée. Je n'offrirais qu'une éducation pleine de contradictions, mon fils serait un macho, ma fille une fille. Les gens comme moi devraient s'abstenir (si on réfléchit tout le monde).

L'aspect matériel de la maternité me gonflait, car manger sain, aux mêmes heures, rangement et carnet de correspondance, repassage et devoirs à surveiller, toute cette maintenance à peine supportable pour ma pomme s'annonçait insurmontable multipliée par deux. Et qu'on ne me dise pas que les hommes ont bien changé ! Moi qui ne recrute que chez les attardés du bulbe, je me taperais forcément un père à la ramasse qui descend les poubelles en mode « c'est suffisant » !

– Tout te raconter aurait augmenté la tension. Et vraiment : papa tape maman contre les meubles... j'ai préféré le silence. Il m'épargnait les disputes en public, c'était souvent tard le soir, tu dormais, sauf le coup de la cuisine. Mais tu ne t'en es pas souvenue pendant des années.

– C’est revenu avec une précision démente, maman! Comme si c’était hier. Je pourrais te dire la couleur des assiettes, quasiment leur nombre. À fleur de mémoire! Il a fallu ce putain de stage pour que ça perce! Dis-moi s’il y a autre chose, j’aimerais bien ne pas avoir à cogner trente-six fois trente-six mecs pour le savoir!

– Tu sais comment était l’appartement, avec ta chambre à l’autre bout. Ton père buvait trop et au moment de se coucher il partait en vrille, je me dis que le corps d’une femme à côté de lui le dégoûtait tellement, mais sur le moment que comprendre? Une fois couché, il s’endormait vite, merci l’alcool, moi je pleurais, et savoir que tu ignorais ce cirque me rassura toutes ces années. Donc non, devant toi, il ne s’est plus rien passé. Mais à ton retour de l’école je me crispais progressivement, alors, je ne sais pas, les enfants ont des antennes.

Je tentais de me souvenir, mais rien ne vient ainsi. À mon appel, les secrets en moi devaient se recroqueviller comme des escargots dans leur coquille. La plaie la mémoire.

Je me vis portant le poids d’un congélateur dont on retire parfois un souvenir prêt à fondre. Ma mère mentait, d’autres choses encombraient ma vie et par sa faute mes pas s’enfonçaient dans le sol dans un ralentissement insupportable; je vivais

comme une de vingt ans. Et par pur égoïsme, pour préserver à ses yeux son image de bonne mère, elle taisait des détails parlants. Ma question : volontairement ou pas ?

J'optais pour le déni. Je ne pouvais être en guerre contre tout le monde. J'étais seule comme les pierres.

La première manifestation des gilets jaunes a lieu le 17 novembre 2018.

Mathilde se rend le même jour à un grand défilé contre les violences faites aux femmes (on commence à parler de féminicide). Ce qu'elle a trouvé de plus proche du dress code violet : jean et gros pull parme. Du monde, beaucoup d'hommes et ça change de sa jeunesse, car on en voyait peu et surtout des gauchistes ; Mathilde se demande si seule la motivation féministe les animait ou bien plutôt une mainmise, une volonté de coller cette révolte à un projet plus global. Dans la rue, à l'époque, des types les traitaient de mal-baisées, cette bande de cons. On n'insulte plus ainsi de nos jours, ces mots-là, c'est le très vieux monde.

Jeune, dans les années quatre-vingt, c'est-à-dire hier... elle n'en revient pas d'avoir vieilli si vite. Dans ces années-là, on disait que les féministes

étaient moches et Mathilde se souvient qu'elle soignait sa tenue pour ne pas prêter le flanc. Il y avait une telle hargne, d'après elle, une habitude de mépris qui traversait tout le monde comme une certitude. Elle m'a raconté la nomination d'Édith Cresson à Matignon, ces micros-trottoirs à la télévision où s'exprimait une misogynie crasse.

De nos jours, si on n'utilise plus le terme de crime passionnel mais celui de féminicide, on tue encore les femmes avec allégresse, la langue est une meilleure révolutionnaire que les hommes qui bastonnent à mort.

J'accompagne ma mère, celle-ci s'énerve contre les médias qui sont focus sur les gilets jaunes, pourtant bien moins nombreux, attendus depuis des jours ; mais nous quand même, une grande manifestation féministe, c'est pas si fréquent ! Insupportable ce choix machiste, non ? ! Elle décolle à peine de son portable si autour d'elle la rue s'égaie. Le défilé impressionnant exulte, on chante, on danse, c'est joyeux : *Des femmes en mouvements*. Dans les années MLF, elle lisait cette revue, appelée aussi *magazine menstruel*, à l'époque un vrai culot.

Ses journaux ont disparu dans un déménagement, elle a dû les jeter : sidérant ! Elle est prête à accuser sa vie d'épouse aliénée et se souvient de ses lectures comme d'un baume. Pourtant, une

couverture en particulier lui revient, plusieurs femmes, en haut d'une colline, avec des fusils de chasse, prérogative masculine; ses copines affirment : le jour de la révolution, il faudra bien prendre les armes.

Ah zut oui c'est vrai. Il y a toujours des moments dans la vie où on débloque carrément et après il faut assumer ses souvenirs. Prendre les armes?!

Les coups d'Adrien continuèrent leur dévastation. Ils me revenaient, sournois, à n'importe quel moment, quand je prenais des légumes sur les étals ou me brossais les cheveux. Si bien que j'anticipais régulièrement, prévoyant les emmerdes en bonne névrosée. Ce souvenir s'avérait écœurant comme un bouton de pus à vider. Un mauvais moment à passer pour retrouver la peau lisse. Que ce fût une gangrène, je ne l'ai jamais imaginé; jeune, on croit que la vie efface tout.

Un emploi allait m'occuper... sauf qu'après le stage, je ne me voyais pas dans un café, « au contact du public », c'est-à-dire en gros à supporter ses humeurs. Les miennes me suffisaient, merci bien. Ou alors la plonge? On gagnait moins, certes, mais on se défoulait sans risque sur les bassines et sur les plats. Récurer me sembla un horizon

insurpassable. Je m'imaginai le visage tourné à jamais vers l'évier et l'éponge grattoir.

Embauchée un jour au Gulliver, brasserie 7/7 de 8 heures à 23 heures. Ravissement de l'agitation des bras. C'est jouissif, la plonge, figurez-vous, il y a un truc épileptique là-dedans ; nettoyer, rendre propre devient un idéal rageur, et après, les objets sèchent, puis on les empoigne et frictionne pour les ranger dans un clap de fin. Et ça continue, on brique, on retourne, on se râpe les mains, et à côté débordent les ustensiles déposés au fur et à mesure par le cuisinier. Car ça mouline, ça attache, la sauce déborde, le sale s'incrute et laisse une trace qu'on découvre après coup. Le brûlé accroche l'inox des casseroles, il faut le faire céder pour que notre victoire s'inscrive en traînées claires.

Quel travail extraordinaire ! J'en aime l'énergie, je veux faire ça toute ma vie !

Je plaisantais alors à peine.

De l'arrière-cuisine, j'entendais le bruit des clients, ce brouhaha d'où pointaient des rires. Au restaurant, il est possible de croire en l'humanité : manger nous aide à vivre au-delà du nécessaire. Le bruit des mandibules comme une musique sacrée.

Je me souviens avoir adoré le service à table (dans cet ancien temps où je pouvais supporter les gens !). Nos cuisiniers aimaient leur métier, résultat c'était bon, et au fur et à mesure du repas,

les gens, large sourire aux lèvres, rentraient en eux comme dans un cocon. Ils partaient, des odeurs les suivant en amies, un bref bonheur les illuminant. Des verres de vin blanc m'accompagnaient discrètement, car aux femmes on ne concède pas le bonheur de l'alcool. Douze degrés et je le dis, ma vie serait triste sans ces apôtres.

J'avais une théorie : on ne peut vivre clean. La liste est longue des addictions qui accompagnent les humains : sport, tabac, amour, argent, cannabis, alcool, sexe, web ou loto, et il y en a sûrement d'autres qui ne me reviennent pas à l'instant. Les humains sont des drogués. Ceux qui ne le sont pas cachent une détresse encore plus grande. Je pensais ainsi à l'époque. Maintenant je ne sais plus trop.

Voyez-vous, madame, j'ai appris à ne jurer de rien. Ma grand-mère professait : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. » Beaucoup m'a été donné pour que je fasse autrement. Eh non.

M'accrochant aux coups d'Adrien comme une misérable.

De l'amour d'une mère, de son intelligence, je vais maintenant me nourrir.

Avant la scène de la cuisine et le départ de mon

père, celui-ci s'était montré un bon père, dans le genre traditionnel. Il y a vingt ans, il pouvait encore, sans se sentir ringard, suivre de loin les devoirs, rentrer tard, ne pas cajoler beaucoup, gueuler pour rien. À son départ, je fus donc peinée, mais je continuai comme avant. Je perçus l'ambivalence de Mathilde ; qu'elle fasse une légère dépression m'aurait d'ailleurs mieux convenu. Cela me désarçonnait : heureuse qu'elle aille à peu près bien et en colère que le départ de son mari ne la chagrine pas plus... Moi-même, je balançais entre deux eaux.

Enfant, on n'est pas habitué à la bizarrerie des sentiments, on veut du blanc ou du noir. C'est plus simple mais ce n'est pas la vie.

En quittant le stage, j'ai pris le 06 de Maxime et de Sonia. Un jour je les appelai. Le premier ne me répondit pas et me laissa ensuite un message genre compliqué : il craignait sans doute la drague, car il était en couple. Comment pouvait-il imaginer que dans ce contexte pourri, où nous avions peu échangé, s'était imposé le désir ? Après mille circonvolutions on décida de se revoir... plus tard.

Sonia me sembla en pleine forme. Autant, pendant cette journée maudite, je la recherchai

comme un soutien, autant cette conversation me refroidit. Son monde tournait autour des hommes qui depuis son adolescence « la voulaient » : son beau-père, son cousin, ses amis ; elle disait se moquer de ce pouvoir, y revenant pourtant sans cesse, dans un monde gris ambivalent.

Je tentai de savoir où se nouait cet entrelacs bizarre mais impossible, elle esquivait en maîtresse femme. Son enfance ayant été bien sûr heureuse et simple, Sonia avait souhaité la même chose pour sa propre vie, sauf que non, ce fut impossible : pas de sa faute ! Elle était mal tombée en choisissant cet homme, devenu le père de ses trois enfants (trois enfants avec ce type ? la folle !).

Il les choyait maintenant, à se demander si c'était un amour véritable ou une manipulation pour coincer leur mère, comme un père divorcé qui de son propre chef voit ses enfants une fois par mois et les couvre alors de cadeaux. Elle n'envisageait pas de partir, d'abord elle n'avait jamais travaillé, ensuite « il ne la tapait pas vraiment ».

Toujours la même rengaine. Ne jamais voir les choses en face, c'était mieux. On trinquait un maximum après coup, pauvre victime du sort, mais il y avait un confort dans le déni, apparemment.

– On arrête là pour aujourd'hui ?